

NOTICE BIOGRAPHIQUE

SUR



LE PROFESSEUR JAUMES,

Par M. FOSSAGRIEVES.

Le 15 février 1868, s'éteignait à Montpellier une des personnalités les plus accentuées et les plus considérables de l'École de médecine, et la grandeur sereine et résignée d'une belle mort couronnait une existence tout entière consacrée au travail.

Il y a des vies si bien remplies qu'elles appartiennent à l'exemple, et c'est une espèce d'office public que de les reconstituer pour les offrir à l'estime et à la considération générales. Cette obligation devient encore plus étroite, peut-être, quand il s'agit d'un homme qui, retiré par ses mœurs et par ses goûts, mais mis en évidence par sa position et par ses écrits, a pris sa part dans le mouvement des idées de son époque. Jaumes appartient dès à présent au public médical, auquel il a légué sa pensée dans l'ouvrage posthume que la piété de son fils met au jour; et comme l'homme ne peut être complètement séparé de l'œuvre, et que le premier n'est guère connu en dehors du cercle étroit où sa modestie le confina, j'ai cru servir les intérêts de sa mémoire aussi bien que ceux de la sympathique curiosité de ses lecteurs, en plaçant, suivant le voeu de sa famille, en tête de ce livre¹, cette Notice, dans laquelle l'émotion de l'ami ne demandera aucun sacrifice au jugement du biographe. La simplicité et la vérité dans l'éloge sont dues aux hommes qui ont été simples et vrais, et c'est en quelque sorte honorer encore plus leur mémoire, que la louer par les qualités mêmes qui les ont distingués.

¹ *Traité de pathologie et de thérapeutique générales*. Paris, 1869.

On peut se montrer homme de caractère en des façons très-diverses : de caractère moral, quand on fait pivoter toute sa vie autour d'un principe élevé ; de caractère politique, quand on oppose à la variabilité des événements l'invariabilité d'une règle de conduite ferme et désintéressée ; de caractère littéraire, quand on dédaigne la vaine popularité et le succès, pour s'attacher à la poursuite de ce qu'on croit être le beau ; de caractère scientifique quand, arrivé lentement et par les bonnes voies de l'esprit à une conviction nette, on ne s'inquiète pas si elle rencontrera des sympathies ou des oppositions ; on voit la vérité, on y tend, et le reste importe peu. Jaumes a été un de ceux-là, et sa vie intellectuelle s'est inspirée d'un dévouement absolu et sans conditions à une idée. Le culte qu'il lui a gardé ne s'est jamais démenti ; culte convaincu et aimable à la fois, dans lequel il a apporté la bienveillante tolérance de sa nature et le charme d'une philosophie qui se passionnait sans doute à l'occasion, mais qui se montrait toujours aussi amoureuse de la justice que de la vérité.

J'ai connu Jaumes bien tard, trop tard sans doute pour des relations qui n'ont laissé le souvenir de leur charme et le regret de leur brièveté ; mais la limpide uniformité de sa vie était telle, qu'elle se reflétait tout entière dans une année, dans un mois, que dis-je ? dans un jour ! on l'eût aimé encore plus si on avait vécu plus longtemps avec lui, on ne l'aurait pas mieux connu. Il ne s'agit pas d'ailleurs ici de cette biographie de la vie intime qui se fait de détails et de dates ; je n'en veux traduire que l'impression, et elle se résume pour lui en deux mots : au dedans dévouement, au dehors estime. L'encre, à mon avis, gâte ces choses intérieures en y touchant ; c'est un poème joyeux ou triste, accidenté ou uniforme, qui ne doit pas se chanter sur les places publiques ; il appartient au cercle étroit de la famille et des amis, et il ne doit pas en sortir. Il est des hommes, et chaque siècle en voit surgir deux ou trois, qui sont le patrimoine de l'humanité et qui lui doivent strictement les détails de leur vie, comme l'héritage de leurs idées ; les hommes de bien et de talent ayant moins de mission, s'appartiennent davantage ; leur pensée plus impersonnelle se présente seule pour la conquête des esprits ; l'amitié et la famille retiennent le reste, qui n'est pas le moins bon. Je n'ai donc à parler que de la vie intellectuelle de Jaumes, et je me contente de dire que le dévouement qui en a été le mobile, se traduisait au même degré dans sa vie de famille : belle

harmonie qu'on ne retrouve pas toujours, mais qu'il faut saluer avec respect quand on la rencontre, car elle seule fait l'homme complet et le talent véritablement digne d'admiration.

Janvès a eu la passion de la médecine, la passion de l'école, la passion du travail, la passion de l'enseignement. Ces quatre flammes ont illuminé toute sa vie d'une lumière tantôt sereine, tantôt agitée, toujours ardente.

Il aimait la médecine ; il ne voyait rien au-dessus ; il estimait presque, et avec un enthousiasme auquel on se laissait entraîner, que c'était la vraie science, le grand art, *παντὸν τέχνη*, et il lui eût volontiers donné le premier rang. Et cela se conçoit : sa pensée éminemment philosophique en avait placé les horizons si loin, qu'il pouvait s'enorgueillir du domaine dont ses études l'avaient rendu le maître. Il le parcourait avec une fierté de bon aloi qu'il ne cherchait pas à dissimuler, faisant aux amis avec lesquels il conversait familièrement les honneurs de toutes ces grandes choses qui devenaient presque siennes par l'enthousiasme qu'il montrait pour elles. Un long et fructueux commerce avec la médecine ancienne lui avait appris d'ailleurs à connaître les titres d'origine et de noblesse de la science qu'il cultivait ; il avait vu la médecine synthétisant toute connaissance au berceau des sociétés, faisant de celui qui la cultivait un être presque égal aux dieux, *τρίτον*, comme on disait alors ; se confondant avec le sacerdoce, s'imposant à la vénération respectueuse des peuples par l'autorité de ses bienfaits ; s'alliant à la philosophie, la conduisant ou la suivant, mais ne s'en séparant jamais, et cet orgueil (le seul qui pût entrer dans son âme simple) se reflétait dans la vive expression de sa pensée, quand elle abordait ce thème favori. Que de fois nous promenant ensemble sur cette belle terrasse du Peyrou, d'où l'œil, embrassant aussi de grands horizons, excite en quelque sorte la pensée à le suivre, ne l'ai-je pas entendu parler avec un enthousiasme qui m'entraînait, de ces grandes destinées de la médecine ! Que de fois aussi, je dois l'avouer, n'ai-je pas mis sur cette pensée de son esprit et comme amorce, un mot qui manquait rarement son hat et le ramenait vers ces grandes pensées ! J'étais à la fois aussi sûr de réussir que sûr de profiter. —

On n'aime bien la médecine que quand on aime l'homme qui en est l'objet, et Janvès pouvait à cette source vive ; mais il l'aimait, lui aussi, d'un amour plein de considération, et dans lequel la fierté ne cherchait pas à se

cacher. Il aimait à regarder l'homme, comme la médecine, par leurs grands côtés, et il avait pour les deux la même considération respectueuse. Il savait bien que l'homme, « cet ouvrage de grand dessein », pour parler le mot de Bossuet, relié à la chaîne des autres êtres par des harmonies organiques que le suprême Artiste ne pouvait interrompre, a son origine et ses destinées à lui, et il sentait merveilleusement le divin dont son animalité terrestre est imprégnée. Cellule si l'on veut, mais cellule aimante, cellule pensante à la façon du roseau de Pascal, cellule qui a le germe (et qui l'a seule) d'une transfiguration radieuse. Jaumes s'indignait de voir la science poursoivre quelquefois l'homme pour l'amoindrir. « Prenez, disait-il, prenez ce qui est est à vous, mais ne touchez pas au reste ! » On y touche aux quatre coins du monde, et gardien pour sa part de ces grandes choses, il les défendait de son mieux. Mais dans ces discussions, il se montrait ce qu'il faut qu'on soit toujours : aussi tolérant pour les personnes qu'intolérant pour les idées ; la vraie marque d'un esprit indépendant, et qui ne subit le joug ni de ses passions ni des passions des autres.

Jaumes ne pouvait aimer la médecine sans aimer le travail, et c'était là une autre passion pour lui ; passion noble s'il en fut, et qui se fait pardonner ses excès par son désintéressement. Peu d'hommes ont autant travaillé et avec autant de suite ; la vieillesse n'avait pu tempérer cette ardeur, et il vivait avec ses livres, entretenant avec eux ce compagnie de nuit et de jour que conseille Horace ; aussi son érudition était-elle si intense autant que variée, et se reflétait-elle dans ses conversations bien plus encore que dans ses livres, qui, conservant à son insu les formes et le langage de l'enseignement, se piquaient sous ce rapport d'une sobriété qui était chez lui bien moins une nécessité qu'un système. La mort a surpris Jaumes travaillant encore, et a laissé inachevé, au moins dans la forme, ce livre auquel il avait donné tant de labeurs et tant de préférences. D'ailleurs, sa vie s'était partagée entre ce travail volontaire, calme, méditatif, qui emporte les heures charmées et pleines à la fois, ce travail qui peut remplacer toutes choses et que rien ne remplace, et cet autre travail agité, tumultueux, guerroyant, d'où l'on sort blessé quelquefois, toujours fatigué, et qui s'affirme et se mesure dans les luttes des concours. La nature ardente de Jaumes, le sentiment profond, quelque modeste, de sa valeur, et puis aussi l'ardent désir

d'enseigner, l'ont fait descendre de honneur heure dans cette arène dont il a connu autant que qui que ce soit les sueurs et la poussière, et où il a réussi de vive force après trente et un ans d'efforts. Entre le concours qui faisait de lui un lauréat de la Faculté à 15 ans, les examens qui le conduisaient au doctorat à 19 ans, et le concours qui l'appelait à la chaire de pathologie générale à 46 ans, se placent une série d'épreuves publiques dans lesquelles Jaumes a montré en même temps l'extrême souplesse de son esprit s'adaptant à des sujets si divers, et la ténacité d'un homme qui sent son talent et ne désespère ni de lui ni de sa fortune. Concours pour l'École pratique, pour l'agrégation, les chaires de médecine légale, de pathologie externe, et par deux fois celle de clinique interne, telles ont été les étapes de cette carrière, laborieuse entre toutes. Jaumes avait pris dans ces luttes des concours qui accusent et entretiennent la vie des Écoles (quand donc nous les rendra-t-on ?) une singulière habitude de la parole et de la dialectique, et il avait puisé dans le travail nécessaire pour chacun d'eux une variété de connaissances indispensable pour qui veut aborder avec succès cette chaire de pathologie générale dans laquelle il vint s'asseoir en 1850, et qui était bien véritablement la sienne, celle qui convenait à son genre de talent et à ses aptitudes. La fortune, en lui faisant payer cher son succès et en le retardant, avait intelligemment pris les intérêts d'une École à l'histoire de laquelle le nom de Jaumes doit désormais rester attaché. Je l'ai souvent entendu me raconter les péripéties laborieuses de celle vie perpétuelle entre deux concours, et je n'ai jamais entendu un mot d'amertume ou de récrimination sortir de sa bouche. Il ne se plaignait de rien, ni de personne, et se réjouissait au contraire, avec cette douce philosophie qui faisait le fond de sa nature, que le sort, plus intelligent de ses intérêts que lui-même, l'eût réservé pour l'enseignement de la pathologie générale.

D'ailleurs ce lot lui avait été fait par l'École, et il avait pour elle cette tendresse filiale qui s'est bien dissipée de nos jours et qui lui aurait fait considérer l'expression d'un regret comme un reproche irrespectueux. Cet amour a été le trait dominant de sa vie, et il l'a suivi jusqu'au dernier moment. Celui qui écrit ces lignes a été le confident de sa dernière pensée sur ce point ; deux heures avant sa mort, il lui parlait encore de sa chère École, des vœux qu'il faisait pour qu'elle fût prospère et heureuse, pour qu'elle

continuait les souvenirs de son passé glorieux, et sut allier dans une bonne et seconde proportion les droits de la tradition avec ceux du progrès. Et cela se conçoit, toute sa vie et toute son histoire étaient là. Né presque en face de l'hôpital Saint-Éloi et à deux pas de l'École, il ne l'avait laissée que deux ans pour aller se fortifier dans la science parisienne ; depuis quarante-cinq ans il vivait dans son atmosphère, s'identifiant à ses intérêts, et il n'est aucun de ses collègues qui ne se rappelle avec quelle assiduité et quelle ardeur il s'occupait de tout ce qui touchait à la dignité et à la considération de l'École, apportant à toutes ses assemblées l'autorité d'une parole judicieuse, souvent émue. L'École survivait pour lui à la mobilité d'un personnel que la mort ou l'âge renouvelait sous ses yeux, et les nouveaux venus bénéficiaient de ce sentiment bienveillant qui, au-delà de la personne, voyait la corporation. D'ailleurs, dans cette École de pierres, il y avait pour lui une École de doctrines. Spiritualiste en psychologie et vitaliste en physiologie, il reflétait fidèlement ces deux traits fondamentaux de la médecine de Montpellier, tout en restant lui-même et répudiant avec une légitime indépendance le joug d'une formule doctrinale toute faite. Tolérant pour les opinions des autres, il gardait obstinément les siennes ; sa doctrine lui appartenait, si elle s'inspirait de ces deux grands principes qu'il reconnaissait comme les deux colonnes de l'École de Montpellier, et en dehors desquelles il concédait aux autres les libertés d'ailleurs qu'il revendiquait pour lui-même. Il a regretté l'École, elle doit le regretter ; elle ne trouvera pas souvent un défenseur aussi ardent et aussi convaincu des doctrines qui font sa gloire et son originalité.

Mais entre toutes ces passions il y en avait une qui n'occupait pas la moindre place dans sa vie : c'est celle de l'enseignement. Jaumes était né professeur, et sa vocation était telle sous ce rapport qu'elle s'accusait partout, dans sa chaire comme dans les conversations, dans ses relations du monde comme dans ses livres. Cette sorte d'emphase que l'esprit et la bienveillance faisaient si bien oublier, ce geste surabondant, ces inflexions expressives, tout cela était de l'enseignement qui se trompait de lieu, mais dont on aimait l'illusion si pleine d'ardeur. D'ailleurs, sa parole sortait aussi de la chaire, et il est incontestable qu'elle revêtait là une ampleur, un éclat et une force de pénétration singulièrement rares. Je n'oublierai pas l'impression que me fit éprouver la première leçon que je lui entendis faire. Il expliquait devant

les élèves je ne sais quel sujet abstrait de pathologie générale ; il semblait qu'il y eût là peu de place pour l'émotion, mais il savait en mettre partout : sa voix parcourant une gamme d'inflexions heurtées mais vibrantes ; la mimique exagérée mais si expressive de sa physionomie ; son geste saccadé et abondant ; le feu de son regard ; la vivacité familière de ses comparaisons : le tour original de sa pensée : tout cela était de l'éloquence on y touchait de près. Il y avait évidemment, du professeur à l'auditoire, un de ces courants qu'un enseignement ordinaire ne crée pas. Un sentiment de convenance m'avait conduit dans cet amphithéâtre, un vif attrait m'y rappela, et les leçons que j'entendis ensuite n'affaiblirent pas cette première impression. Jaunes avait la flamme qui fait les professeurs, et il était là tout entier avec les qualités de son esprit, bien plus que dans ses livres, dont les lignes ne donnent que l'idée décolorée de ce talent si plein de verve et de chaleur. Il y a, d'une leçon parlée faite par Jaunes, au manuscrit de cette leçon, une différence que peuvent seuls mesurer ceux qui l'ont entendue. L'idée est toujours là avec sa dialectique pressante ; mais la forme vive, le tour rapide, l'entrain, la *furie* en un mot, ont disparu. Quelque affaiblie qu'elle soit cependant par l'absence de l'âme oratoire, cette pensée a une valeur doctrinale considérable, et si elle n'est que le squelette de son enseignement, il importait qu'elle fut conservée, et la pathologie générale aura toujours à compter avec elle. Il est regrettable que ces leçons n'aient pas été recueillies au fur et à mesure ; elles auraient eu plus de vie que ce manuscrit important mais inachevé, que les soins pieux de son fils livrent au public médical, sans y avoir rien changé même dans la forme. Ceux qui ont entendu professer Jaunes aimeront ces pages ; ceux qui ne l'ont pas entendu y trouveront les qualités d'un esprit singulièrement rompu à la dialectique, se mouvant dans les abstractions comme dans une atmosphère qui lui était naturelle ; et n'ayant pu admirer le professeur, ils prendront au moins une grande considération pour le penseur éminent.

La mort de Jaunes a laissé dans les rangs de l'École, et on peut le dire dans la médecine tout entière, un vide regrettable. Il a creusé, en effet, avec autant de courage que de talent le sillon métaphysique dans lequel il avait volontairement, et par une éléction de goût, renfermé son activité. Il faut de ces bâtimens, s'il en faut peu, et ce n'est pas un petit rôle que de

maintenir le goût des idées générales et de rappeler que si, dans les choses de la médecine, les faits méritent la plus large place, ils demandent à être fécondés par ces vues d'ensemble qui sont une des conditions du progrès, comme elles sont l'un des besoins les plus irrésistibles de l'esprit. Jaumes a été un généralisateur ; il ne faut pas lui demander autre chose. Il est aussi légitime d'exiger d'un homme qu'il fasse bien ce qu'il entreprend, qu'il n'est pas légitime de lui reprocher de ne pas avoir entrepris autre chose. L'esprit fait son programme, cela le regarde seul ; comment le remplit-il ? cela regarde la critique ; elle ne peut avoir d'autre rôle que celui-là.

Jaumes était une nature bonne et bienveillante et qui, chose méritoire, conservait ces deux qualités en dépit d'un esprit très-vif, très-fin, sensible aux nuances, et enclin à dépenser sa verve. L'âge ne l'approchait pas de son âme, qui, habituée à vivre dans une atmosphère sereine et élevée, s'y transportait volontiers pour échapper aux tiraillements et aux ennuis ; son ballon captif ne descendait qu'avec une certaine répugnance, et tendait toujours en haut ; et de là cette sérénité, cette distinction d'un esprit qui vit en bonne compagnie et qui y prend d'excellentes manières. C'était, à proprement parler, la caractéristique de Jaumes : on ne causait pas avec lui, on philosophait, et, bon gré mal gré, il vous enlevait aux petites choses irritantes pour les grandes choses, qui ne sont ni d'hier ni d'aujourd'hui, ni de celui-ci ni de celui-là, mais de tous les temps et de tous les hommes, et qui ont en elles une singularière puissance d'apaisement. Sa mort a été une sorte de conversation sereine avec lui-même. Je lisais il y a quelques jours un passage de son livre qui m'émut beaucoup (pag. 565), et je voudrais que le lecteur s'y arrêtât aussi. Il est relatif à la mort et à l'appareil dont elle s'entoure dans les différentes maladies : «Qu'est-ce que l'âme aux approches de la mort ? Son énergie virtuelle n'est pas le moins du monde atteinte, mais la détérioration de ses organes altère, détruit ou empêche la manifestation de son activité. C'est pourquoi, très-souvent, la connaissance est perdue avant la mort. D'autres fois, chez les sujets dont la volonté s'est conservée assez forte, l'âme supplée par son énergie à la faiblesse de ses instruments, et donne des marques incontestables de sa présence. Parfois l'apaisement de la maladie, laquelle, comme la vie, cède aux approches de la mort, dégage le cerveau, qui reprend la plénitude de ses fonctions. Cela a été observé à la suite de certains délires, de certaines allégiations men-

tales. Une exaltation de l'intelligence est même alors possible, ainsi que le prouvent quelques observations où l'on a noté un déploiement magnifique de la mémoire, de l'imagination, du jugement, chez des sujets qui n'avaient jamais rien présenté de remarquable en ce genre.

• Souffre-t-on au moment de la mort ? Si l'on considère la décadence de la sensibilité, le sentiment de la douleur, en supposant qu'il existe, doit être vague, et par conséquent peu poignant. Dans les cas où la conscience persiste dans son intégrité, la préoccupation, l'exaltation du moment suprême amortissent notablement, selon toutes les probabilités, la souffrance venant du corps. La peur de mourir donne, j'en conviens, des angoisses à plusieurs ; mais la peur elle-même exige une certaine conservation des forces, et, les forces déclinant, la peur s'en va avec elles ou ne reste plus que sous forme d'un souvenir lointain, indécis, et alors elle a perdu la plus grande partie de son pouvoir malaisant. L'instant précis de la mort doit être le même partout et toujours ; il ne me paraît pas que cette perception nette soit possible.

• En somme, celui qui oppose aux affres de la mort une conscience pure, une foi complète en une autre vie plus heureuse, et la volonté arrêtée de faire dignement ce qui doit la lui mériter, subit cette dernière épreuve avec plus de courage et de résignation tranquille qu'on ne le croit généralement. »

Il est facile de faire à distance ce beau programme de philosophie religieuse comme de composer sur une table d'or un traité de la panvrety ; mais il est plus difficile d'envisager la mort face à face avec cette sérénité calme qui est l'un des plus grands spectacles de l'ordre moral auquel il soit donné d'assister. Ce que Jaumes avait écrit, il l'a tenu mot pour mot, et sa mort a été un modèle de placidité religieuse et de soumission confiante. « *Amice te moriturus salutem* », disait-il le sourire sur les lèvres, à l'un de nous et presque au moment d'expirer. C'est qu'il pouvait opposer réellement à la mort « une conscience pure, une foi complète en une autre vie plus heureuse ». Il avait l'une et l'autre, et elles se sont reflétées dans sa mort.

J'ai encouragé son fils à publier ce livre, qui reste, dans la forme comme dans le fond doctrinal, tel qu'il est sorti de la plume de l'auteur. Il aurait pu, sans doute, suppléer à ce que le temps n'a pas permis à son père de faire lui-même ; mais il est toujours difficile, souvent même dangereux de toucher, ne fut-ce que dans les détails, à une œuvre d'un caractère aussi doctrinal et

d'un cachet aussi essentiellement personnel, et M. Alphonse Jaumes a reculé respectueusement devant cette tâche. Le lecteur cherchera dans cet ouvrage des idées bien plus que des phrases, et il en trouvera. Si, comme je le crois, le signe d'un bon livre est de faire penser, celui-là porte bien réellement cette marque de bonne origine. Ma participation dans cet ouvrage s'est simplement bornée à écrire les quelques lignes qu'on vient de lire. J'aurais fait plus, si j'avais en l'espérance que le succès pût y gagner quelque chose ; il est de justice que le lecteur ne s'y méprenne pas : je n'ai voulu que rendre un hommage convaincu au talent et au caractère d'un homme dont l'amitié m'a été douce et dont le souvenir me restera précieux¹.

¹ Cette Notice biographique a été insérée en tête du *Traité posthume de pathologie et de thérapeutique générale*, qui vient d'être publié par les soins de M. Alph. Jaumes.

EXTRAIT DES MÉMOIRES DE L'ACADEMIE DES SCIENCES ET LETTRES DE MONTPELLIER.
(Section de Médecine.)
